





Didier Ramey

ESSENCE

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-0465-6

© Didier Ramey

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Au début, l'univers s'engendra d'une pensée féminine.  
Il en résulta la réalité.



Sous la splendeur radieuse d'un soleil d'été, un perceptible fré-  
missement se fit sentir dans un air vibrionnant, la vie se perçut  
plus forte, car il était revenu et pour longtemps cette fois.

Pour toute sa gloire.





- Je m'ennuie, qui veut jouer avec moi ?
- Aux échecs ?
- Oui échecs. Tu veux te mesurer à ma noble personne ?
- Pourquoi pas Anubis, l'infini lasse sans occupations.
- Assieds-toi Angel et replie tes ailes, ça me perturbe... je te donne les blancs, Je suis bon prince n'est-ce pas ! Non ? Bon... allez, vas-y, joue.
- Je m'appelle Gabriel... OK ! D4 Votre seigneurie !
- BIEN... BIEN...



## Préface

Il était une fois, en un lieu qui reste à définir, d'une époque fortuite mais certaine, l'histoire invraisemblable de l'impardonnable.

— Quelle heure est-il ?

— Pas loin de minuit, pourquoi ?

— Je finis mon dernier verre et je trace la route, je ne veux pas rater la dernière calèche, six kilomètres à pied me détruiraient le moral... à vie.

Les lourdes portes de bronze fictif s'ouvrirent vers dix-huit heures. Depuis, le bar ne cessait de s'emplir d'une faune hétéroclite et colorée plutôt explosive, rançon de tous les lieux à la mode. L'endroit pontifiait le néo-hippie dans toute sa démesure, l'époque le voulait. L'Excalibur de son nom (certains l'appelant encore, Delirium Tremens bar) laissait supposer au néophyte tout un programme. Piégé en son antre il n'en découvrait qu'une pâle démonstration décadente d'une société en déchéance, un sombre carnaval en perdition.

Son atmosphère moite me stressait depuis un bon moment d'ailleurs. Enfin... ! Les bêtes viennent assouvir leurs instincts et le plaisir est là ! Pas mal la nana du fond, dommage qu'elle ne soit pas seule, je l'aurais bien aimée. Je m'enfile sec ma dernière vodka, le verre se brise légèrement sur la sphère rêveuse d'une table d'ébène dissipée. Je jette une ultime fois l'oreille aux Doors qui hurlent des haut-parleurs caverneux du DJ et je bouge.

— Merde, plus de clopes.

— Pas grave, demande au compt'.

— Tu as raison. Bon ! Je m'arrache cette fois, à la prochaine, salute ! Bonjour chez toi.

Mal à la tête, mal à l'aise, très mal à l'aise, je me taille lentement un passage de tango, vers la sortie, entre les jambes et les bras entrelacés des supports à luxure. Un dernier paquet de mal-biche, je saute sur le trottoir. Pneus hurlants, une vieille Buick en crise de Corvette vint me frôler à vive allure. Et la pluie qui se remet à tomber avec violence, en cette nuit de vingt-deux décembre.

— Temps pourri, encore un vendredi qui finit mal. Tiens ! v'là la diligence, à l'heure pour une fois, bondée comme à l'habitude...

La nuit glaciale d'un triste début d'hiver se déplia doucement jusqu'au petit matin, où une journée flamboyante d'un samedi ensoleillé semblait se dessiner malgré le passage fugace de petits nuages noirs, qui à la manière d'un puzzle géant découpaient la ville en zones d'ombre désordonnées.

La veille au soir, Morphée s'empara de moi sans aucune discussion dans un nirvana de bonheur et d'ivresse, jusqu'à l'égarement total de mes songes abattus brutalement dans un big bang infernal.

« *Qui me réveille ?* » Pensais-je en tombant du lit.

— Ahhhhh... !

« *Quelle gueule de bois ce matin, Excalibur a encore frappé* ». Ma tête rugit de nouveau sous les coups sourds portés à ma porte. Une mécanique infernale nommée réveil me lança en pleine face l'heure horrible de neuf heures trente. « *Quel con peut venir dans un moment pareil !* »

— Où est ce satané peignoir ? Ah !

Après avoir traîné les pieds sur une distance incroyable de huit mètres, j'ouvris la porte de ma tanière à mon inconnu, à mes inconnus plutôt. D'un mirage flou me dévisageant l'un d'eux débloqua la situation, car j'étais en cet instant précis dans l'incapacité physique d'entrouvrir les lèvres.

— Bonjour, nous sommes désolés de vous déranger, nous venons parler de Dieu avec vous.

« *Témoins de Jéhovah !* » grondais-je intérieurement, « *ils sont mabouls, il caille* ». Ils étaient deux, un homme, une femme, d'un sourire éclatant sur des vêtements trop noirs, trop propres. Dans mon brouillard, d'un vague mouvement de tête d'acquiescement un son sortit de ma bouche.

— Hum !

Mon bonhomme repris d'un ton non dissimulé de soulagement.

— Parler du monde actuel, sur son incapacité à respecter la parole de Dieu.

— Non ! m'entendis-je prononcer d'un grognement sourd.

Le ton autoritaire et définitif du message ne déstabilisa pas le moins du monde mon interlocuteur.

— Connaissez-vous quelqu'un dans la rue prêt à parler de Dieu ?

Le souffle montant en moi, d'un effort surhumain j'éjectai ce matin-là dans le froid hivernal mes dernières forces du moment.

— Je suppose que non, je suppose que Dieu a oublié depuis longtemps cette rue et ses habitants.

— Nous sommes désolés de vous avoir dérangé. Je vous laisse un petit dépliant pour expliquer notre démarche. Au revoir Monsieur.

Mon bonhomme ne se démontait pas, fidèle à sa conviction. Son message à la main, je regardais paisiblement le curieux

équipage refermer derrière lui le portillon du jardinet de la maison. Ce fut la femme qui m'adressa son ultime avertissement dans un sourire radieux, en tendant son pouce sur le côté.

— Courrier.

— Courrier ? répondis-je, interloqué.

— Le facteur vous a déposé une lettre.

— Ah ! Merci, criai-je presque dans une grimace simiesque pouvant s'apparenter à un sourire d'un matin hivernal sur le visage d'un homme frigorifié flanqué d'une gueule de bois mémorable.

Une réflexion me traversa l'esprit « *À cette heure ? Pas possible ! J'en suis sûr, je connais cette fille, elle ressemble à une de mes étudiantes, enfin bref ! N'importe quoi* ».

Les doigts engourdis, par deux fois je fis chuter l'enveloppe au sol. La tenant maintenant fermement d'une main assurée dans un nouveau grognement, d'un équilibre précaire, je percutai presque Mlle Scott, ma voisine la plus proche. Elle recula d'un pas en tirant sur la laisse d'Oslo, son caniche nain, avant de poursuivre sa route d'un air très choqué en déclarant de sa voix criarde.

— Du courrier ? De sitôt ! À moins que ce soit celui d'hier ou d'un autre jour.

— B'jour à toi aussi, lançai-je rapidement avant de rebrousser chemin vers la chaleur de mon antre. Un coup d'œil du palier sur la femme traversant hâtivement la rue me rappela le temps où elle fut ma maîtresse après mon divorce. La relation prit fin rapidement et brusquement un matin au réveil, pendant qu'elle revêtait lentement et doucement ses frusques sur son corps délicat, elle déclara soudainement.

« Ton alcoolise te tuera, les mathématiques te bouffent la vie, ta paranoïa te détruit, ta grossièreté maladive te rend infréquentable. Ce n'est pas ce que je cherche, je ne suis pas psy ».

Un rapide coup d'œil sur le miroir de l'entrée, au passage, me ramena à la triste réalité du moment, à faire peur. « *Elle a peut-être raison la garce* ». Un être fantomatique se dégageait de la surface limpide d'une surface miroitante. Une sale gueule d'épouvantable ce matin avec ses cheveux en tous sens, debout sur une tête de dix ans son aîné, et de plus ridicule avec un peignoir trop grand additionné de chaussons tête de lion offerts un jour de beuverie par mon ex.

« *Je crois que la fin de soirée au bar du coin, après l'Excalibur, fut de trop* ».

— Enfin, on s'en fout, ça fait pas son homme.

Mon salon faisant aussi office de salle de travail me sembla sombre ce matin. Un vague regard sur le grand tableau noir encombré de hiéroglyphes mathématiques fit traverser dans mon esprit une fugace pensée, de ma main tremblante encore de froid j'effaçai rapidement quelques symboles inexploités depuis plusieurs semaines pour écrire :

« *Nous vivons dans un monde de théories. À toutes époques les sciences en général ont cru détenir la vérité absolue, l'histoire a souvent prouvé leurs erreurs. Les vérités d'aujourd'hui sont rarement les croyances du passé et ne seront sûrement pas celles de l'avenir. Un bon scientifique doit en permanence remettre en cause ses pairs, l'immobilisme de vénération est fin de toutes évolutions* ».

— Bof ! Connerie ! ronchonai-je en pensant aux propos de mon boss, la semaine dernière.

« Ce type de raisonnement vous mettra tôt au tard sur la touche, le conseil d'administration vous garde uniquement pour